

**ALTÉRITÉ EN TERRE HEXAGONALE :
LE FRANÇAIS D'UN QUARTIER PLURILINGUE STRASBOURGEOIS**

Agnès Marchessou
Birkbeck, Université de Londres

« Lorsque je demande à une personne d'où elle vient, je m'attends aujourd'hui à ce qu'elle me raconte une bien longue histoire. Je pense que l'identité est une conversation sans fin, en perpétuelle construction. »¹
Stuart Hall (Akomfrah, 2013)

1. Introduction : Alsace « pays des marges » (Raphaël et Herberich-Marx, 1991)

Le Corridor (annexe 1) a été écrit par le satiriste alsacien Germain Muller après la seconde guerre mondiale. Le couloir de Dantzig sert ici de métaphore pour décrire la situation de l'Alsace (annexe 2, carte 1). Créé en 1919 pour que la Pologne puisse avoir accès à la mer Baltique, ce corridor fut comme l'Alsace ballotté entre deux nations. Sa création donna lieu à un mouvement assimilatoire violent de la part des autorités polonaises envers les populations locales germaniques, qui se solda par un exode de ces populations vers l'Allemagne (Wolff, 2003). Germain Muller fait allusion dans son texte à l'aberration de la situation des gens du corridor, qui servent de bouc émissaire en raison de leur enracinement géographique. L'apatridie des habitants de ce couloir, qui sont rejetés par toutes les nations, donne ici lieu à un sentiment de résignation devant l'absurde.

L'Alsace est aussi un couloir situé entre les Vosges et la Forêt Noire. Le Rhin coule entre ces deux massifs et constitue la frontière politique entre l'Allemagne et la France de façon ininterrompue depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Cet article interroge la complexité des identités linguistiques en Alsace ainsi que celle de leurs représentations à travers un quartier plurilingue strasbourgeois proche du Rhin, le Neuhof (annexe 2, carte 2). Ce quartier est ancré dans la réalité alsacienne, et a vu ses pratiques linguistiques transformées au fil des siècles par différentes phases d'immigration (Frey, 2009), et plus récemment par la sédentarisation de gens du voyage. Après avoir considéré l'importance de la langue dans la construction des identités des états-nations, cet article passera en revue l'histoire linguistique de l'Alsace avant de se concentrer sur la variété de français parlée par les jeunes d'un quartier multiculturel strasbourgeois. L'article s'achèvera par une réflexion sur ce que parler cette variété implique pour certains de ses locuteurs dans le contexte sociétal strasbourgeois.

¹ Traduction de l'auteure (transcription de l'original : « When I ask anybody where they are from, I expect nowadays to be told an extremely long story. I think identity is an endless and ever-unfinished conversation. »).

2. Complexité linguistique et culturelle de l'Alsace

2.1. Alsace, territoire de France : construction de la nation française à travers sa langue

La langue française a joué un rôle essentiel dans la construction de l'identité nationale française et cette interdépendance se manifeste de trois manières : d'abord la langue française est extrêmement normative ; ensuite le mythe selon lequel le français est une langue supérieure demeure d'actualité ; enfin la vision puriste de la langue française continue de déchaîner les passions (Oakes, 2001).

Après la Révolution française, le français (jusqu'alors réservé à l'élite) devient aussi la langue du peuple, celle dans laquelle est rédigée la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Mais à cette époque la majorité des citoyens ne parle pas cette langue, ce qui est perçu comme une entrave à la transmission des idéaux révolutionnaires, à l'indivisibilité de la République, à l'unité nationale (Huck, 2015). Cela donne lieu au grand paradoxe de la Révolution, qui tente d'éradiquer les langues régionales pour « libérer » le peuple. Le système scolaire national devient la clé de voûte de la diffusion et de l'homogénéisation de la langue française, essentielle à la construction de la nation française en tant que « communauté imaginée » (Anderson, 2006), dans le sens où ses membres ne peuvent pas tous se connaître, mais peuvent imaginer les liens qui les unissent. Le système scolaire (l'Éducation nationale) joue le rôle d'« instrument de nationalisme [...] de constitution d'émotions nationales » (Bourdieu, 2012 : 269), légitimant la langue et la culture française en unifiant et en intégrant sa population (Bourdieu, 2012). Une seule manière fantasmée de parler et d'écrire la langue est considérée comme légitime, toute déviation étant proscrite. Il suffit d'observer les passions qui se déchainent autour des réformes de l'orthographe pour comprendre la portée identitaire de la langue en France, une orthographe qui, il faut le rappeler, est le résultat de décisions historiques plus ou moins arbitraires depuis le Moyen Âge (Bourdieu, 2012). La norme linguistique² a donc été inventée (Makoni et Pennycook, 2007), et la nation dans laquelle elle est officiellement parlée, imaginée (Anderson, 2006). Cette standardisation de la langue par l'élite au pouvoir qui accompagne la construction des états-nations contribue au sentiment d'appartenance à une même nation, puisque dans la conscience collective tout le monde parle la même langue, même si la réalité est toute autre (Huck, 2015). Cette homogénéisation de la langue française place aujourd'hui encore les langues de l'immigration, les langues régionales françaises et autres variations linguistiques en position d'infériorité en tant que langues dominées dans un contexte d'impérialisme linguistique.

Dans ce contexte, qu'en est-il des dialectes alsaciens (langues régionales alsaciennes) ?

² Dans cet article cette forme prescriptive de la langue sera appelée le *français scolaire* (plus concret que la notion de *norme*), c'est-à-dire la variété de français nécessaire pour réussir à l'école et dans un entretien d'embauche.

2.2. Contexte historique d'une région ballottée entre France et Allemagne (bilinguisme et biculturalisme régional)

L'Alsace passe sous contrôle français en 1681, après la guerre de Trente Ans, période durant laquelle les dialectes alsaciens continuent d'être pratiqués parallèlement au français, langue de l'élite (Huck, 2015). Le français comme langue d'enseignement scolaire s'impose au XIX^e siècle, puis la région est ballottée entre Allemagne et France au rythme des conflits qui les opposent, ce qui force la population à changer de langue nationale (Huck, 2015). En 1871 l'Alsace redevient allemande, suite à la guerre franco-prussienne, et l'allemand est imposé comme langue officielle. Le français prend la relève lorsque la région repasse sous le contrôle de la France, après la Première Guerre mondiale. À cette époque moins de 10 % de la population parle le français, et son enseignement à l'école permet aux Alsaciens de devenir bilingues (Huck, 2015). Pendant la Seconde Guerre mondiale l'Alsace est annexée à l'Allemagne, ce qui va donner aux dialectes et à l'allemand une valeur symbolique associée au nazisme (Huck, 2015). Ainsi lorsque l'Alsace redevient française à la Libération, les dialectes sont interdits dans l'espace scolaire, et les écoliers doivent affirmer haut et fort le slogan « c'est chic de parler français » (Gardner-Chloros, 2013) afin de valoriser et de légitimer la langue nationale dans l'inconscient collectif alsacien.

Le français est imposé comme surnorme, et ainsi le processus de substitution linguistique (des dialectes alsaciens par le français) s'accélère après la seconde guerre mondiale jusqu'à des années 1980 (Huck, 2015). À la fin de la guerre, 91 % des Alsaciens parlaient un des dialectes alsaciens (OLCA, 2014), contre moins de la moitié aujourd'hui (Gardner-Chloros, 2013). Un tel recul de la transmission des dialectes à la génération suivante prouve que l'idéologie nationale française a bel et bien accompli sa mission (Gardner-Chloros, 2007).

Qu'en est-il des « Alsaciens venus d'ailleurs » (Frey, 2009) arrivés dans la région à partir des années 1960 ? À cette époque les langues régionales françaises étaient nécessaires aux travailleurs immigrés pour permettre leur intégration (Akgönül et al., 2009) car elles étaient encore largement parlées sur les chantiers, dans les usines et les mines. Touria, une quadragénaire, se souvient de son enfance dans les années 1980 au Neuhof, lorsque l'alsacien était parlé par les populations maghrébines :

(1) à l'époque les (.)³ même les Arabes savaient parler alsacien kaou⁴ (Touria⁵)

Le jeune Jamel explique aussi comment son grand-père, venu d'Algérie dans les années 1960 pour s'établir dans le quartier, a appris un dialecte alsacien :

(2) ben il [mon grand-père] vivait (.) il est venu en Alsace et il a appris l'alsacien vu que à l'époque ils parlaient plein en alsacien (.) donc il a fini par apprendre [...] à force de parler avec ses copains (Jamel)

³ (.) courte pause

⁴ kaou est un marqueur discursif qui signifie *en fait*. Pour en savoir plus sur kaou, voir p. 11.

⁵ Tous les noms ont été changés.

Jamel indique ensuite que son père, né dans ce quartier strasbourgeois, parle moins bien l'alsacien que son grand-père, et que lui-même ne le parle pas du tout. On voit là l'évolution typique de la société alsacienne à travers trois générations ayant vécu l'accélération de la substitution de l'alsacien par le français :

- (3) mon père il parle vite fait un peu quand même (.) il connaît quelques mots [...] mais moi rien du tout (Jamel)

Lorsque les dialectes alsaciens étaient encore largement parlés, ce sont donc ces dialectes que les travailleurs immigrés devaient apprendre plutôt que le français. Il en allait de même dans le nord avec le Picard (Eloy, 2003), et dans le contexte de Marseille où le provençal servait de langue d'intégration pour les immigrés italiens et maghrébins (Gasquet-Cyrus, 2000). Le musicien Rachid Taha, de langue maternelle arabe, émigre en 1968 d'Algérie en Alsace avec sa famille à l'âge de 10 ans. Il résume son arrivée en Alsace ainsi : « Double exil ! Il y avait le froid, la neige et une langue alsacienne que je ne comprenais pas. Terrible. » (Pascaud, 2018). Dans le journal *L'Alsace*, Rachid Taha aime aussi à rappeler qu'il est alsacien, et qu'il se souvient encore de quelques jurons en dialecte (Perrin, 2018), preuve peut-être d'une subjectivité façonnée par le dépassement de cette expérience douloureuse d'exil.

Dans un contexte où l'identité régionale alsacienne demeure forte malgré la substitution des dialectes par le français, une forme conservatrice de régionalisme a eu des retombées négatives pour les nouvelles populations immigrées alsaciennes (Frey, 2009). Un puissant courant identitaire alsacien s'est développé, construit sur la vision mythique d'une région quasi exclusivement rurale, faite de merveilleux villages respirant l'harmonie et la solidarité. C'est le sentiment de perte d'une telle idylle qui a motivé certains Alsaciens à s'isoler des autres communautés (Raphaël et Herberich-Marx, 1991). Cela donne lieu depuis 1984 à des mouvements xénophobes, entraînant en 1989 la création d'*Alsace d'abord*, un parti souhaitant protéger une identité régionale essentialiste contre l'immigration, tout en promouvant le bilinguisme franco-alsacien. Ce parti constitue une alternative au *Front National*, fervent défenseur du monolinguisme national (Schrijver, 2006).

Le sujet de l'identité régionale alsacienne a refait surface dans l'actualité en 2014-2015, lors de la très controversée réforme des collectivités territoriales françaises, ayant pour but de simplifier la gestion des régions. L'Alsace, la Lorraine et la Champagne-Ardenne sont alors fusionnées pour devenir la région Grand Est, sans tenir compte d'une quelconque cohérence linguistique puisque ces trois régions n'ont pas d'histoire linguistique commune⁶. Cela a donné lieu à d'importantes manifestations pro-régionalistes, contestées par le Premier ministre de l'époque, Manuel Valls, qui s'est exprimé de la sorte sur le sujet : « Il n'y a pas de peuple alsacien. Il n'y a qu'un seul peuple français » (Buchy, 2014), niant ainsi toute spécificité locale liée à 15 siècles d'histoire, en réitérant l'indivisibilité de la République et les idéaux révolutionnaires.

⁶ Entretien avec Dominique Huck, Professeur à l'Université de Strasbourg, Département de dialectologie alsacienne et mosellane, décembre 2014.

2.3. Langues de l'immigration : immigration du Maghreb vers l'Alsace (contexte postcolonial) et autres migrations

L'Alsace a la population immigrée la plus importante de France après Paris : celle-ci constitue 10 % de sa population en 2004 (Morel-Chevillet, 2006). Ce phénomène n'est pas nouveau, puisque la région a été le creuset de nombreux flux migratoires au cours des siècles. Après la Révolution, les populations immigrant vers l'Alsace se diversifient, et le changement récurrent de frontières entre France et Allemagne rend plus complexe encore les flux migratoires vers l'Alsace.

Pour reconstruire le pays après la seconde guerre mondiale, puis pour soutenir la croissance économique, la France fait appel aux travailleurs immigrés d'Italie, d'Algérie, d'Espagne, du Portugal, du Maroc, d'ex-Yougoslavie puis de Turquie, afin de combler son manque de main-d'œuvre (Muller, 2009). Aujourd'hui l'immigration turque et transfrontalière (allemande et suisse) constituent la spécificité de l'Alsace par rapport au reste du territoire français (Morel-Chevillet, 2006). Comme dans le reste de l'Hexagone, les populations maghrébines sont très représentées (28 % de la population immigrante en 2004), la majorité venant du Maroc, alors que dans le reste de la France, les Algériens dominent (Morel-Chevillet, 2006). En 2000 les principaux groupes venaient en Alsace depuis la Turquie, le Maroc et l'Algérie (Frey, 2009).

On observe une propension à l'endogamie pour une partie des populations immigrées turques en Alsace (Akgönül *et al.*, 2009). Cela a également été observé dans le cadre de cette recherche où des jeunes d'origine maghrébine pouvaient avoir une mère ou un père dont les parents (les grands-parents de ces jeunes) avaient immigré vers la France et s'étaient installés dans le quartier. L'autre parent venait du village ancestral du Maghreb (le bled), et avait émigré vers la France pour se marier. D'un point de vue linguistique et culturel cela permet un double enracinement : d'une part un enracinement local alsacien (par le français et parfois encore l'alsacien selon les cas) par le parent né et ayant grandi à Strasbourg et, d'autre part, un enracinement maghrébin revitalisé par la langue arabe dialectale (ou potentiellement berbère), transmise par l'arrivée récente d'un parent du Maghreb.

3. Contexte d'un quartier strasbourgeois dans lequel de nombreuses langues sont en contact

Le quartier strasbourgeois dans lequel cette étude se déroule est une bonne illustration de la mixité alsacienne façonnée par une identité germanique depuis des siècles et une immigration récente principalement maghrébine et turque. À cela vient s'ajouter une spécificité liée à la sédentarisation de Tsiganes⁷, qui seraient arrivés en Europe depuis le nord ouest de l'Inde au XIV^e siècle (ORIV, 2005) puis en Alsace au XV^e (Muller, 2009). Les Manouches auraient été les premiers, suivis des Roms d'Europe de l'Est au XIX^e siècle, puis des Gitans d'Espagne à partir des

⁷ *Tsigane* ne doit jamais être épelé *Tzigane*, car durant l'Holocauste la lettre Z était tatouée sur la peau de ces populations déportées. L'orthographe officielle a été modifiée pour tenir compte de ce traumatisme (Conseil de l'Europe, 2012).

années 1960 (ORIV, 2005). Un autre groupe itinérant non-tsigane moins connu s'est également sédentarisé dans le quartier, et en fait sa spécificité : les Yéniches.

Les Yéniches se sont sédentarisés après la Seconde Guerre mondiale. Ce groupe originaire d'Allemagne et de Suisse est arrivé en Alsace au XVII^e siècle (Welschinger, 2013). Cette population serait d'origine rurale et serait devenue nomade pour des raisons économiques au XVII^e siècle, après la guerre de Trente Ans. Les Yéniches se seraient mélangés aux populations manouches (ORIV, 2005) ainsi qu'aux populations juives (Matras, 2010), signe d'une communauté dynamique qui a absorbé d'autres membres, mais qui paradoxalement vit isolée sur un large territoire (Allemagne, Suisse et Est de la France), constitué de réseaux soudés (Matras, 2010).

Strasbourg représentait une grande ville attractive au niveau économique pour les populations tsiganes et yéniches. Au XVIII^e siècle, avec le début des persécutions, la proximité de la frontière constituait un atout supplémentaire car elle permettait de fuir, et le massif vosgien servait de refuge (ORIV, 2005).

La sédentarisation de ces populations est également en partie motivée par une lutte contre l'illettrisme pour les nouvelles générations. En effet, le mode de vie nomade rendait toute scolarisation difficile voire impossible⁸. L'une des conséquences de cet illettrisme des anciens est l'absence de traces écrites de la langue, dans un contexte de transmission orale de la culture, notamment par l'intermédiaire de la musique qui y tient une place importante (Lie, 2017).

Les langues parlées par les Tsiganes viendraient à l'origine du sanskrit, et auraient évolué au fil des contacts avec d'autres langues rencontrées au cours des itinérances, d'où le mélange des dialectes alsaciens avec le manouche d'Alsace (ORIV, 2005). La langue yéniche a beaucoup emprunté au dialecte germanique rotwelsch (ORIV, 2005) ainsi qu'au romani et à l'hébreu ashkénaze (Matras, 1998 ; Welschinger, 2013). La langue romani est aussi influencée par le roumain, et la langue des Gitans par l'espagnol (ORIV, 2005).

L'itinérance, encore pratiquée par une partie de ces populations, défie le concept de frontière politique des états-nations, puisque le lien identitaire qui unit les membres d'une même communauté de gens du voyage transcende les nations. En se sédentarisant, ces populations accèdent à l'identité nationale par l'intermédiaire de la scolarisation, s'alignant ainsi avec un mode de vie conforme aux idéaux de la République française.

Dans ce quartier strasbourgeois, où 25 % de la population est immigrée (Ville de Strasbourg, 2015) et dans lequel les populations traditionnellement alsaciennes et les populations immigrées ou récemment sédentarisées partagent un même territoire, relativement cloisonné jusqu'à la construction du tramway en 2007, quelles sont les variétés de français parlées par les jeunes ?

4. Description du/des parler(s) du Neuhof

Ce qui frappe de prime abord, c'est la jeunesse de la population du quartier. Les 0-14 ans constituent 28,5 % de la population, et les familles de quatre enfants ou plus sont bien représentées (12,4 %) (Ville de Strasbourg, 2015). Avec l'arrivée des

⁸ Entretien avec un ancien de la communauté manouche, décembre 2015.

beaux jours, le quartier se transforme en un immense terrain de jeux convivial pour les plus jeunes, qui échangent sous la responsabilité collective des habitants : une aire de socialisation par excellence où les langues peuvent se mélanger.

Même s'il est important de relever que le quartier souffre d'une précarité extrême et d'un fort taux de délinquance, le chapelet des statistiques ne sera pas ici égrené. Nous en retiendrons deux : 66 % des jeunes de 15 ans ou plus ne sont plus scolarisés et sont sans diplôme ; chez les 15-24 ans, près d'un jeune sur deux est au chômage (Ville de Strasbourg, 2015).

Cette étude se base sur les enregistrements de 24 jeunes locuteurs (12 filles et 12 garçons de 16 à 21 ans) d'origine maghrébine. Ces enregistrements ont eu lieu principalement au sein d'une maison de quartier servant d'espace informel de rencontres entre jeunes. Une orientation anthropologique a été adoptée afin de s'intégrer dans la vie de ce lieu. Un total de 40h de données a été enregistré : 16h d'entretiens et 24h d'enregistrements écologiques (entre pairs) sur une année (en 2015-2016).

La variété de français parlée par ces jeunes se caractérise, de prime abord, par un accent alsacien-maghrébin, qui varie d'un locuteur à l'autre⁹. Voici ce qu'en dit un jeune du quartier originaire d'Algérie, qui exprime sa curiosité vis-à-vis de son propre accent (4) :

- (4) l'accent alsacien-gitan je sais pas d'où ça vient (.) je sais pas on sait pas d'où ça vient (.) tu veux parler autrement t'arrives pas (.) on m'a dit « un Arabe avec un accent alsacien on avait jamais vu » (Ahmed)

Cet accent fait partie de ce jeune, mais il ignore son origine, qu'il nomme tout de même : « alsacien-gitan » (4). Il exprime également l'absence de légitimité de son enracinement germanique exprimée par ses interlocuteurs, en raison de son apparence maghrébine.

La sortie du quartier et de l'environnement strasbourgeois est parfois l'occasion pour ces jeunes d'être reconnus dans leur subjectivité alsacienne, en côtoyant une autre réalité. Zara s'exprime au sujet de son accent alsacien (5), qu'elle a pu comparer à celui de jeunes d'autres quartiers strasbourgeois. Elle utilise l'intensificateur « salement » pour décrire son accent (5). D'autres jeunes ont également pris conscience de leur alsacianité lorsqu'ils ont été pris pour des Allemands en raison de leur accent, lors d'un séjour en groupe dans le sud de la France (6).

- (5) nous on parle plus comme les Alsaciens que par exemple à Bischheim (.) à Bischheim ils ont pas l'accent moi je suis au lycée là-bas (.) ils ont pas l'accent alors que moi j'ai salement l'accent (Zara)

- (6) ils croyaient on était allemands (Ismaël)

Rachid, Abdel et Hamid se sont enregistrés lors du trajet de retour de vacances dans le sud ; ils expriment leur enthousiasme à l'idée d'être de retour chez

⁹ Ceci a été confirmé par les précieux commentaires de Zsuzsanna Fagyal, professeure à l'Université d'Illinois, suite à son écoute d'échantillons de ce projet strasbourgeois. Une étude séparée serait nécessaire pour analyser la complexité des accents de ce quartier.

eux en Alsace avec des jurons alsaciens (7)(8) et en faisant référence à la gastronomie locale (9).

(7) aire « porte d'Alsace » [panneau sur l'autoroute] on est en Alsace on est en Alsace *verdammt nochmal*¹⁰ (Rachid)

(8) *kopfertami*¹¹ ça m'avait manqué ces insultes en *Elsassisch*¹² (Abdel)

(9) t'imagines une choucroute une bonne choucroute avec des knacks (Hamid)

Les parlers du quartier présentent donc des spécificités liées à l'accent (4) (5)(6), ainsi qu'un lexique propre (7)(8), mais également des innovations en matière de syntaxe, de marqueurs discursifs et d'introducteurs de discours rapporté.

Le lexique employé par les jeunes emprunte aux dialectes alsaciens ((7)(8)) ainsi qu'aux langues tsiganes : par exemple *budo* ('pote'), *bicraver* ('voler'), *natchaver* ('partir précipitamment'), *poucaver* ('dénoncer/balancer'). Les emprunts proviennent également de l'arabe dialectal, comme *belek/hindek* ('attention'), *bsahtek* ('félicitations'), *hebs* ('prison'), *hess* ('misère'), *hnouche* ('la police'); des expressions seraient aussi empruntées au berbère comme *kahel* ('regarder/observer'); on y trouve du verlan : *cevi* ('vice'), *garba* ('bagarre'), *queba* ('BAC¹³'), *relou* ('lourd'), *renoi* ('noir'), *remps* ('parents'), *rèpe* ('père'), *rème* ('mère'), *reuss* ('sœur'), *vils* ('policier en civile'), *yencli* ('client'); et quelques emprunts à l'argot traditionnel français, par exemple *grailier* ('manger') ou *bouffon*. Le lexique du quartier reflète le quotidien et les centres d'intérêt des jeunes : pays (et village) d'origine, relations filles-garçons, échec scolaire, chômage, police/prison, musique et médias sociaux. Les parlers sont utilisés indépendamment de l'origine du jeune, qui emprunte aux différentes communautés. Par exemple (10) *meskin* vient de l'arabe dialectal, *tchaille*, du manouche et *cash* de l'anglais. Dans l'exemple (11) *kahel* serait emprunté au berbère.

(10) **meskin** (.) la **tchaille** elle l'a prêté il [le téléphone] est tombé **cash** (Rachid)
(le pauvre (.) la fille lui a prêté son téléphone et il est tout de suite tombé)

(11) je vais **kahel** une **tchaille** (Abdel)
(je vais chercher une fille)

Certaines expressions viendraient du yéniche, étant donné l'importance de ce groupe dans le quartier. Les langues tsiganes et yéniches sont peu documentées en raison de leur statut marginal. Elles ont une longue tradition orale et n'ont jamais été écrites ou standardisées. Il est donc parfois difficile de trouver l'étymologie correcte pour certains mots du lexique local. Néanmoins ces expressions font partie de la réalité concrète d'une communauté, pour qui elles ont un sens. C'est le cas par exemple de *schlague* ('une femme qui parle trop'), du verbe *schlagader* ('trop

¹⁰ 'putain'/'bordel'/'nom de Dieu' en alsacien

¹¹ 'bordel de merde'

¹² 'alsacien'

¹³ Brigade Anti-Criminalité

parler'), *schlimmer*¹⁴ ('emmerdeur'), *schlutzer* ('quelqu'un qui est fou'). Le *pek* ou *pekeles* est un des nombreux synonymes pour 'argent', qui viendrait du yiddish *pekel* ('petit paquet'¹⁵).

Le verbe *chtiber* / *un chtib*¹⁶ (nom), est une expression qui serait typique du quartier. Le verbe voulait dire au départ *avoir peur*, et par glissement sémantique il signifie à présent *passer un bon moment* (12).

- (12) j'ai **chtibé** le match hier (Djawad)
(j'ai bien aimé le match d'hier)

Les insultes en alsacien ((7)(8)) font aussi partie du lexique des jeunes, tel que *schisser* ('chieur'¹⁷), ou *schneck* ('escargot'), une expression désobligeante pour décrire une femme, qui s'est répandue dans toute la France (Collectif Permis de vivre la ville, 2007).

Au niveau grammatical, la variation la plus notoire consiste à placer le pronom introduisant une question indirecte à la fin de celle-ci (Gardner-Chloros et Secova, 2018). Cette forme est fréquemment utilisée avec le verbe *savoir* (13)(14) (15)(16).

- (13) je sais même pas c'est **quoi** du jazz (Walid) (je ne sais même pas ce qu'est le jazz)
(14) tu sais moi elle m'a dit **quoi** (Rachid) (tu sais ce qu'elle m'a dit)
(15) même moi je savais pas ça veut dire **quoi** (Farah) (même moi je ne savais pas ce que ça voulait dire)
(16) tu sais c'est **qui** ma tchaille (Karim) (tu sais qui est ma copine)

La variation linguistique est également présente parmi les introducteurs de discours. C'est le cas par exemple de *zarma* (aussi transcrit de l'arabe *zaâma/zaama/zerna/zhema*). En arabe *zarma* signifie 'c'est-à-dire', 'soit disant' ou 'par exemple' (Tengour, 2013). *Zarma* est utilisé comme introducteur de discours rapporté (17) et comme marqueur discursif (18), tout comme *genre* (19)(20).

- (17) moi je suis allé [à la chicha] au-moins dix fois frère (.) mais c'était sur des coups de tête frère (.) c'était pas **zarma** « j'ai prévu » (Abdel)
(18) c'est une balance quand je dis balance c'est pas balance des trucs **zarma** on lui fait un truc elle va se plaindre (Karim)
(19) il y en a beaucoup qui mettent *kaou* à la fin de chaque phrase **genre** « oui mais ne parle pas comme ça kaou » (Yasser)

¹⁴ Signifie 'pire' en allemand.

¹⁵ Traduction consultée sur <http://www.jewish-languages.org/jewish-english-lexicon/words/432>, dernière visite en septembre 2017.

¹⁶ 'Prison' en argot (consulté sur <http://www.languefrancaise.net/Famille/155>, dernière visite en septembre 2017).

¹⁷ Traduction consultée sur <http://www.orthal.fr>, dernière visite en septembre 2017.

(20) elle m'a dit elle a tout ce qu'elle veut **genre** elle demande un truc elle l'a direct (Farah)

Parmi les marqueurs discursifs, on trouve l'expression *kaou* [kau] (19), qui semblerait être une innovation locale (Marchessou, 2018). Au départ, l'expression signifiait *au cas où* dans les textos¹⁸. Par le biais d'un glissement sémantique l'expression est passée dans la langue parlée pour signifier 'en fait' ou 'écoute' (21)(22)(23).

(21) oh les gars il faut faire une valise **kaou** pour tout le monde hein (Ismail)

(22) mais c'est bleu **kaou** bleu foncé c'est pas noir (Rachid)

(23) ça se nique vite **kaou** frère je sais pas si j'ai 20 giga ou pas wesh (Rachid)

Des recherches approfondies, fondées sur des commentaires métalinguistiques de jeunes locuteurs d'Alsace (rurale et urbaine), en géolocalisant l'utilisation de *kaou* sur Twitter, ont permis de former l'hypothèse selon laquelle *kaou* serait une innovation linguistique spécifique à l'est de la France (Marchessou, 2018). Étant donné la caractéristique régionale de cette expression, on peut en déduire que les médias sociaux peuvent aussi être une source d'innovation linguistique locale, plutôt qu'un outil qui appauvrirait la langue (Moise, 2007).

5. Prestige implicite et explicite

Dans le marché linguistique, les langues n'ont pas la même valeur. Les parlers du quartier, comme signe d'appartenance à une communauté, bénéficient d'un certain prestige implicite au sein de celle-ci. Si l'on se place du point de vue de l'autre partie de la société, le français scolaire bénéficie d'un prestige explicite, et les parlers du quartier sont dévalorisés. Comment ces représentations des variétés de français, selon le point de vue que l'on adopte (centre ou périphérie¹⁹), influencent-elles l'utilisation des variétés du quartier ? La fréquence d'utilisation des phénomènes de variation langagière dépend en partie du niveau d'adhésion du jeune locuteur aux bandes du quartier, selon qu'il adhère peu aux bandes et qu'il s'oriente vers un pôle scolaire (valorisé par le reste de la société) ou qu'il transgresse ce pôle (en adoptant par exemple un comportement délinquant) selon des codes spécifiques au quartier (Mohammed, 2011). Cet article ne s'attardera pas sur l'organisation des sociabilités entre jeunes du quartier, qui n'en est pas le sujet. Pour un aperçu de la complexité du fonctionnement interne de cette sociabilité, se référer à Marchessou (2018).

¹⁸Un exemple datant de 2007 a été trouvé sur le Forum Blabla 18-25 ans (<http://www.jeuxvideo.com>), dernière visite en septembre 2017.

¹⁹ Les concepts de centre et de périphérie dépendent du point de vue que l'on adopte. S'ils impliquent une vision depuis l'extérieur du quartier, c'est-à-dire depuis les classes dominantes, le quartier se trouve dans la marge sociale. Mais pour les jeunes du quartier le centre est leur monde, celui du quartier, et pour eux c'est l'autre partie de la société qui se trouve en périphérie (Marchessou, 2018).

Les autres langues du quartier occupent également une place dans la hiérarchie locale de prestige (le marché linguistique) selon leur statut en son sein. Par exemple le tamazight (langues berbères) a un statut nettement inférieur à celui de l'arabe dialectal. Cette représentation négative est peut-être liée au fait qu'il s'agisse d'une langue minoritaire au Maghreb, méprisée par les élites en Algérie et au Maroc (Ghouirgate, 2018). Le jeune Saïd exprime clairement son malaise face à la langue de ses ancêtres (24), qui parlent la langue berbère chleuh. Peut-être exprime-t-il là son internalisation des représentations sociolinguistiques du chleuh ? Saïd a uniquement été bercé dans l'oralité de cette langue, puisqu'en discutant des signalisations administratives au Maroc (qui incorporent à présent le berbère) Saïd pensait au départ qu'il s'agissait d'hébreu (25). Assia se fait également l'écho de la représentation linguistique négative du chleuh dans le quartier (26).

(24) ouais le chleuh moi je suis un Chleuh mais je déteste cette langue et je déteste le chleuh [la langue chleuh] je les hais j'aime pas non non j'aime pas j'aime pas je déteste moi quand ils parlent je pars [...] y en a ils parlent tous chleuh ils savent pas parler quelque chose d'autre (Saïd)

(25) wallah j'ai cru c'était des écritures juifs (Saïd)

(26) parce que c'est moche [le chleuh] (.) non leur langue c'est abuser on dirait ils mangent des chips t'as vu quand tu manges des chips et tu fais [imitation du bruit] [rire] (Assia)

La relation aux langues n'est pas la même pour tous, chacun étant unique dans sa subjectivité, en fonction de son parcours, de ses expériences, de ses choix, et, bien sûr, du contexte dans lequel l'interaction se déroule. Sophia explique par exemple que le bilinguisme de Rania est source de gêne pour elle en public, et qu'elle ne s'exprime en arabe qu'avec sa grand-mère (27). Rania semble avoir intériorisé la hiérarchie des langues qui place l'arabe en situation d'infériorité par rapport au français (du quartier ou scolaire).

(27) Rania quand elle doit parler avec sa grand-mère elle parle [l'arabe] mais sinon à l'extérieur elle parlera pas (.) Rania parlera pas

La discussion va maintenant s'orienter vers les mécanismes qui placent certaines langues en situation d'infériorité et sur les conséquences réelles de cette hiérarchisation symbolique des langues pour leurs locuteurs.

6. L'altérité testée

6.1. Schibboleths d'hier et d'aujourd'hui

Dans l'Ancien Testament (Livre des Juges), le test du schibboleth permettait de connaître l'identité d'un individu en période de conflit entre deux communautés parlant une langue similaire, en lui faisant prononcer le mot hébreu *schibboleth*²⁰. Si ce mot n'était pas prononcé correctement cela signifiait que vous apparteniez à la

²⁰ Signifie *épie/branche* en hébreu.

tribu ennemie, et donc vous étiez éliminé (McNamara, 2005). Les schibboleths se perpétuent au ^{xx}e siècle, dans des contextes de guerre comme de paix. Par exemple, lors de la guerre civile au Liban, durant la purge des réfugiés palestiniens par les milices d'extrême droite libanaise, le mot *tomate* (prononcé BANADOURA par les Libanais et BANDORA par les Palestiniens) était demandé aux enfants palestiniens afin d'identifier leurs familles, pour, le cas échéant, les éliminer (McNamara, 2005). Il y avait aussi un schibboleth dans l'Alsace de la première guerre mondiale : les patriotes français, pour déterminer si un soldat était allemand ou alsacien (les deux langues étant proches), demandaient « Was esch das ? » (« Qu'est-ce que c'est ? ») en désignant un parapluie. Le soldat allemand répondait « Regenschirm » et le soldat alsacien « barabli²¹ », auquel cas il bénéficiait d'un meilleur traitement, puisqu'il était reconnu comme français.

En temps de paix, les schibboleths sont utilisés comme instrument de politique sociale afin d'identifier ceux qui appartiennent à un groupe et ceux qui en sont exclus, dans un contexte de tension politique entre communautés (McNamara, 2005). Nous nous servons quotidiennement de la langue pour juger les gens avec lesquels nous communiquons, et ces échanges linguistiques nous servent à catégoriser ces individus selon notre propre grille de lecture sociale ; notre manière de parler exprime notre altérité, et peut, selon les contextes, servir de schibboleth (McNamara, 2005). Par exemple, la journaliste d'origine marocaine Nadia Daam, qui a grandi dans un quartier populaire strasbourgeois dans les années 1970-1980, explique que dans la boulangerie de sa cité, on ne s'adressait aux Maghrébins qu'en alsacien, afin de leur signifier qu'ils n'étaient pas chez eux (Dionys, 2014). Voilà un exemple de schibboleth du quotidien, qui cristallise les appartenances à des groupes de façon binaire, à travers des humiliations ordinaires.

En France, les fautes d'orthographe sont aussi une forme moderne de schibboleth, marquant l'appartenance sociale. Savoir écrire sans faute est un signe de distinction (Bourdieu, 1979) et dans un contexte de recrutement, l'orthographe demeure un critère tacite de sélection (Drouailière, 2014). Dans le contexte strasbourgeois, les parlers des quartiers populaires sont stigmatisés par les classes sociales dominantes, et donc ces parlers, tels un schibboleth, permettent de distinguer ceux qui appartiennent à la majorité dominante au sein de la société française, et ceux de la marge sociétale. Certains participants à cette étude savent bien adapter leurs pratiques langagières, selon les contextes, pour en tirer un maximum de bénéfices. C'est le cas par exemple de Zara, la locutrice la plus expressive au sujet de son plurilinguisme et de sa multiculturalité, qui s'exprime spontanément en français avec un accent alsacien-maghrébin et en arabe dialectal lors des enregistrements. Zara est extrêmement à l'aise non seulement dans ses deux langues, mais également dans les différentes variétés de français. Zara en a pleinement conscience et l'explique elle-même :

(28) je peux parler arabe (.) je peux parler en mode quartier et je peux parler en mode « j'ai un entretien » et tout où je parle avec des gens un peu plus haut

²¹ Nom qui fut donné au cabaret alsacien *Le Barabli* de Germain Muller, qui s'exprime sur le sujet le 6 mai 1967 : www.ina.fr/video/I06251850.

placés que moi [...] mais il faut quand je suis en stage je parle pas comme je parle ici (.) quand je suis en stage je parle n'iet là (.) y a pas une y a pas un *wesh*²² ou un (.) j'arrive à m'adapter en fait (Zara)

Il en va de même pour Inès (29) qui a aussi internalisé les représentations négatives des parlers du quartier, et adapte sa variété de français en conséquence pour ne pas être mal vue. Les filles sont particulièrement vulnérables au catalogage lorsqu'elles utilisent ces parlers, y compris dans le contexte de la cité (Marchessou, 2018).

(29) je sais pas du tout (.) je sais pas ah non moi je m'adapte tout de suite (.) ouais quand je vois que y a quelqu'un et qui est pas du quartier (.) je m'adapte tout de suite hein (.) je parle pas quartier (.) je veux pas me faire remarquer hein en disant que « elle vient du quartier » et tout ça (.) non non je suis pas comme ça (Inès)

En revanche, pour les jeunes qui ne connaissent que les variétés du quartier, la sanction peut tomber comme un couperet. Les statistiques de scolarisation et de chômage en attestent (voir supra). Au cours de cette étude, un exemple précis a été relevé, concernant un jeune homme qui lors d'un entretien d'embauche avait prononcé *zarma*, dans un contexte où le français scolaire était attendu. La valeur symbolique de cette preuve d'arabité aurait été malvenue pour l'employeur potentiel qui aurait rapidement mis fin à l'entretien. Ceci ne va pas sans rappeler la violence symbolique des discours orientalistes de domination liés à un passé colonial, dans lesquels les représentations dominantes occidentales imposent une dévalorisation de ce qui constitue l'arabité : la langue, la culture, la religion (Saïd, 1978).

C'est le processus de reconnaissance de ces jeunes Français, dont l'histoire familiale est intimement liée à celle de la France par la colonisation puis par l'émigration, qui est en jeu ; et ce rejet symbolique par le biais de la langue a des conséquences économiques réelles pour ces jeunes. Cette absence de reconnaissance est ancrée dans un processus qui est d'une part historique : à travers la colonisation. Et d'autre part géographique : l'immigration de leurs ancêtres les prive d'une légitimité territoriale, à l'exception du quartier qui leur a été assigné. À cela s'ajoute la complexité liée à l'absurdité des frontières des états-nations, qui font de ces jeunes des habitants du corridor à part entière, même s'ils ne sont pas formellement reconnus comme tels.

6.2. L'identité comme processus

Stuart Hall (1996) définit l'identité comme un processus, plutôt qu'une réalité figée. Dans le contexte actuel où les mouvements migratoires s'accroissent, les identités sont fragmentées, plurielles et en perpétuelle évolution (Hall, 1996). Les identités sont construites à travers des discours et des pratiques définies historiquement, qui

²² *Wesh* vient de *ouache* en arabe dialectal algérien et signifie 'quoi'/'qu'est-ce que'/'que' (Caubet, 2015). *Wesh ?* sert à saluer pour dire 'Et alors ?'/'Ça va ?'/'Alors, ça va ?' (Caubet, 2007 ; Gadet et Hambye, 2014).

peuvent se croiser ou bien diverger (Hall, 1996). Par exemple, Ahmed (4) surprend ses interlocuteurs par son arabité et son alsacianité (page 27), qui appartiennent à des pratiques discursives divergentes, définies historiquement comme antagonistes. Et pourtant, ces deux facettes de son identité font partie intégrante de sa personne, même si sa légitimité germanique est mise en doute par son interlocuteur, car elle contraste avec son apparence physique. Ahmed est reconnu en tant que Maghrébin, mais son identité alsacienne déroute, et semble lui être accordée de façon exceptionnelle.

Autre point essentiel pour comprendre le processus d'identification : « les identités sont principalement construites à travers, et non pas en dehors de la différence [...] c'est uniquement à travers la relation à l'autre, la relation à ce que l'on n'est pas, à précisément ce qui nous manque [...] que la signification 'positive' de tout terme (et donc de son 'identité'), peut être construite (Derrida, 1981 ; Laclau, 1990 ; Butler, 1993) » (Hall, 1996 : 4).²³ Par exemple Zara prend pleinement conscience de son accent alsacien face à ses camarades de lycée d'un autre quartier (5), tout comme les jeunes en vacances dans le sud de la France qui sont pris pour des Allemands (6). Ce processus d'identification est donc construit socialement à travers l'autre, et prend forme dans des situations de contact entre groupes (Bucholtz et Hall, 2004).

Qu'en est-il lorsque cette reconnaissance passe par des représentations stigmatisantes véhiculées par les médias, qui emprisonnent les jeunes des quartiers dans des clichés, et peuvent avoir un réel impact sur leur comportement. Par exemple les jeunes se comportent généralement de façon courtoise lorsqu'ils sont sur le territoire (le *terter*) du quartier (les relations de travail entre la chercheuse et les locuteurs furent excellentes), mais lorsque ces mêmes jeunes se trouvent confrontés à la réalité du centre-ville strasbourgeois, leur attitude peut devenir asociale. Comme si, par jeu de miroir, certains jeunes, étant reconnus de façon stigmatisante par la majorité dominante, se sentaient obligés de confirmer la véracité de tels préjugés pour exister à la place qui leur est assignée dans la société française. Cela a été observé dans le cadre d'une sortie au cinéma du centre-ville encadrée par des éducateurs, durant laquelle les incivilités des jeunes du quartier ont conduit les responsables du cinéma à les exclure. Lorsqu'on leur a demandé la raison d'un tel comportement, ils ont expliqué que c'était pour représenter leur quartier (Rahmani, 2008), cristallisant ainsi leur mauvaise réputation, déjà reproduite inlassablement par les médias.

À un âge où l'on se cherche en tâtonnant, quels peuvent être les conséquences de ces représentations négatives ? Walid par exemple est un jeune homme qui a fait une bonne scolarité en primaire, mais qui n'a pas pu terminer son cursus scolaire secondaire en raison d'un séjour carcéral. La vision du quartier exprimée par Walid est extrêmement négative (30). Il commence par comparer sa cité à un pays, ce qui implique des frontières avec le reste de la ville. Puis il le qualifie de « maudit », car c'est un quartier qui attire la « poisse », dont les habitants seraient des « poissards ». Il exprime ensuite la fatalité de sa situation, comme si sa destinée

²³ Traduction de l'auteure. Texte original: « Above all [...] identities are constructed through, not outside, difference. [...] it is only through the relation to the Other, the relation to what it is not, to precisely what it lacks [...] that the 'positive' meaning of any term – and thus its 'identity' – can be constructed (Derrida, 1981 ; Laclau, 1990 ; Butler, 1993). » (Hall, 1996 : 4).

rimait avec précarité. On retrouve là le sentiment d'abandon exprimé par Igor Raskorowitz, depuis son corridor (voir annexe 1). La langue que Walid parle n'a aucune légitimité, elle n'est pas reconnue (31). Walid ne semble pas avoir le sentiment d'exister.

(30) on dirait le quartier c'est un pays [...] ce quartier maudit [...] c'est un quartier maudit c'est un quartier de poisson de poissons [...] moi t'inquiète tout est tracé dans ma vie (Walid)

(31) notre langage qui n'existe même pas (Walid)

7. Conclusion

Cet article a replacé dans son contexte historique et culturel les parlers d'un quartier plurilingue strasbourgeois, dans lequel le contact des langues en présence influence les variétés de français du quartier. Ce phénomène n'a rien de nouveau, puisque la langue arabe est la troisième langue à laquelle le français scolaire a le plus emprunté au cours des siècles, après l'anglais et l'italien (Pruvost, 2017).

Une mise en lumière des mécanismes de construction de l'identité française, qui s'est imposée à travers la langue au détriment des langues régionales de France, a rappelé que l'idéologie monolingue est au cœur de l'unité de la nation française, et ce depuis la Terreur (1793-1794), période de « radicalisation du mouvement révolutionnaire » (Huck, 2015 : 73) ; les populations immigrées et les gens du voyage sont également pénalisés par cette idéologie, puisque leurs langues d'origine ne sont pas reconnues dans le contexte français.

Cet article a également ébauché les processus qui relient, dans ce quartier strasbourgeois, diversité linguistique et inégalités économiques (Piller, 2016), le domaine du travail étant l'un des principaux lieux d'injustice sociale (Piller, 2016) pour les jeunes. Il paraît donc essentiel de placer la diversité linguistique au sein des débats sur la justice sociale contemporaine, au même titre que la religion, l'orientation sexuelle ou l'ethnicité (Piller, 2016). La stigmatisation sociale constitue un véritable piège pour ces jeunes du quartier, coincés dans des représentations auxquelles certains se sentent obligés de se conformer (voir l'exemple de la sortie au cinéma).

Ces réflexions pourraient permettre d'esquisser des éléments de réponses pour lutter contre la cristallisation de ces inégalités sociales. Une reconnaissance symbolique en milieu scolaire de l'héritage linguistique et culturel de ces jeunes strasbourgeois pourrait créer une passerelle vers l'apprentissage du français scolaire, nécessaire à une bonne intégration dans le monde du travail. Les parlers du quartier, plutôt que d'être stigmatisés, pourraient par exemple servir de tremplin pour l'apprentissage de la grammaire du français scolaire de façon ludique, puisque ces parlers ont aussi leurs règles. Par exemple, le projet de recherche *Multicultural Paris French* (Gardner-Chloros *et al.*, 2014) propose des outils concrets pour l'introduction dans l'enseignement de la variation linguistique dans les cours de français²⁴ en France et à l'étranger, afin que l'enseignement de la langue soit plus réaliste (Sneddon, 2014).

²⁴ http://www.mle-mpf.bbk.ac.uk/Resources_files/MLE%20MPF%20RESOURCE%20BOOKLET.pdf

Enfin, les parlers du quartier illustrent l'enracinement des jeunes dans la réalité alsacienne de leur ville, ainsi que dans celle de leur quartier (à travers des spécificités linguistiques arabes, berbères, tsiganes et yéniches). Les jeunes sont également des natifs du numérique²⁵, qui transfèrent dans leur oralité des expressions liées aux nouvelles technologies (voir l'exemple du marqueur discursif *kaou* page 30). Pour une meilleure cohésion sociale, il paraît indispensable de reconnaître la légitimité de ces locuteurs tels qu'ils sont, c'est-à-dire de jeunes Français aux origines hétérogènes, enracinés dans le corridor alsacien.

Bibliographie

- AKGÖNÜL, S., KOÇ, M. et MAFFESSOLI, M. (2009). *40 ans de présence turque en Alsace : constats et évolutions*. Strasbourg, Néothèque.
- AKOMFRAH, J. (Réalisateur). (2013). *The Stuart Hall Project*. British Film Institute, Smoking Dogs Films.
- ANDERSON, B. (2006). *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres et New York, Verso.
- BOURDIEU P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, P. (2012). *Sur l'État. Cours au Collège de France 1989-1992*. Paris, Seuil.
- BUCHOLTZ, M. et HALL, K. (2004). « Language and identity », in Alessandro Duranti (éd.), *A companion to linguistic anthropology*. Malden, MA, Blackwell, pp. 369-393.
- BUCHY, F. (2014). « Manuel Valls : “Il n’y a pas de peuple alsacien. Il n’y a qu’un seul peuple français” ». *Dernières Nouvelles d'Alsace*.
- BUTLER, J. (1990). *Gender Trouble*. Londres, Routledge.
- CAUBET, D. (2007). « L’arabe maghrébin-darja, “langue de France”, dans les parlers jeunes et les productions culturelles : un usage banalisé ? », in Gudrun Ledegen (éd.), *Pratiques linguistiques des jeunes en terrain plurilingue, Espaces discursifs*. Paris, L’Harmattan, pp. 25-46.
- CAUBET, D. (2015). « La véritable histoire du mot “wesh” ». *Mediapart*. Consulté en aout 2018 à l’adresse <https://blogs.mediapart.fr/hazies-mousli/blog/221015/la-veritable-histoire-du-mot-wesh>.
- COLLECTIF PERMIS DE VIVRE LA VILLE. (2007). *Lexik des cités illustré*. Paris, Fleuve Noir.
- CONSEIL DE L’EUROPE. (2012). *Glossaire terminologique raisonné du Conseil de l'Europe sur les questions roms*. Consulté en novembre 2018 à l’adresse <http://a.cs.coe.int/team20/cahrom/documents/Glossaire%20Roms%20FR%20version%2018%20May%202012.pdf>.
- DERRIDA, J. (1981). *Positions*. Chicago, University of Chicago Press.
- DIONYS, S. (2014). « Les multi talents de Nadia Daam ». *Bondyblog*. Consulté en octobre 2018 à l’adresse www.bondyblog.fr/education-aux-medias/masterclass/les-multi-talents-de-nadia-daam/.

²⁵ *digital natives* en anglais

- DROUALLIÈRE, L. (2014). « L'orthographe dans le recrutement : critère implicite de sélection à l'embauche des jeunes ». *Communication et organisation*, 46, pp. 279-292.
- ELOY, J.-M. (2003). « Langues d'origine, langue régionale, français. Intégration et plurilinguisme ». *Ville-école-intégration enjeux* (133).
- FREY, Y. (2009). *Ces Alsaciens venus d'ailleurs : cent cinquante ans d'immigration en Alsace*. Nancy, Place Stanislas.
- GARDNER-CHLOROS, P. (2007). « Multilingualism of autochthonous minorities », in Peter Auer et Li Wei (éd.), *Handbook of multilingualism and multilingual communication*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- GARDNER-CHLOROS, P. (2013). « Strasbourg revisited : c'est chic de parler français ». *International Journal of the Sociology of Language*, 224, pp. 143-177.
- GARDNER-CHLOROS, P., CHESHIRE, J. et SECOVA, M. (2014). Multicultural Paris French (MPF), <http://www.mle-mpf.bbk.ac.uk/Data.html>.
- GARDNER-CHLOROS, P. et SECOVA, M. (2018). « Grammatical change in Paris French : in situ question words in embedded contexts ». *Journal of French Language Studies*, 28(2), pp. 181-207.
- GASQUET-CYRUS, M. (2000). « Villes plurilingues et imaginaire linguistique : le cas de Marseille », in L.-J. Calvet et A. Moussirou-Mouyama (éd.), *Le plurilinguisme urbain*. Institut de la francophonie, pp. 369-386.
- GHOUIRGATE, M. (2018). *Résistances berbères* [podcast]. Concordance des temps. France Culture. Consulté en novembre 2018 à l'adresse <https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps/resistances-berberes>.
- HALL, S. (1996). « Introduction : Who Needs 'Identity' ? », in Stuart Hall et Paul du Gay (éd.), *Questions of Cultural Identity*. Londres, Sage, pp. 1-17.
- HAMBYE, P. et GADET, F. (2014). « Contact and ethnicity in "youth language" description : in search of specificity », in Robert Nicolăi (éd.), *Questioning language contact : limits of contact, contact at its limits*. Brill, Leiden, Boston, Brill Studies in language contact and dynamics of language, pp. 183-216.
- HUCK, D. (2015). *Une histoire des langues de l'Alsace*. Strasbourg, La Nuée Bleue.
- LACLAU, E. (1990). *New Reflections on the Revolution of Our Time*. Londres, Verso.
- LIE, S. B. (2017). « The politics of "understanding" : secrecy, language, and Manouche song ». *Ethnic and Racial Studies*, 40(1), pp. 96-113.
- MAKONI, S. et PENNYCOOK, A. (2007). *Disinventing and reconstituting languages*. Clevedon, [England], Buffalo, Multilingual Matters.
- MARCHESSOU, A. (2018). « Strasbourg, another setting for sociolinguistic variation in contemporary French ». *Journal of French Language Studies*, 28(2), pp. 265-289.
- MATRAS, Y. (1998). « The Romani element in Jenisch and Rotwelsch », in Y. Matras (éd.), *The Romani element in non-standard speech*. Wiesbaden, Harrassowitz, pp. 194-230.
- MATRAS, Y. (2010). Archive of Endangered and Smaller Languages - Jenisch (Yenish). Consulté en octobre 2018 à l'adresse <http://languagecontact.humanities.manchester.ac.uk/ELA/languages/Jenisch.html>.
- MCNAMARA, T. (2005). « 21st Century Shibboleth : Language Tests, Identity and Intergroup Conflict ». *Language Policy*, 4(4), pp. 351-370.

- MOHAMMED, M. (2011). *La formation des bandes : entre la famille, l'école et la rue*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MOISE, R. (2007). « Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point de vue ethnolinguistique ». *Glottopol* 10, pp. 101-112.
- MOREL-CHEVILLET, R. (2006). « Les immigrés en Alsace : 10 % de la population ». *Chiffres pour l'Alsace - INSEE*, 34, pp. 3-6.
- MULLER, L. (2009). *Les résidents étrangers à Strasbourg*. Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.
- OAKES, L. (2001). *Language and national identity : comparing France and Sweden*. Amsterdam, Philadelphia, J. Benjamins Pub. Co.
- OLCA. (2014). « Le dialecte en chiffres », 2012. Consulté en octobre 2018 à l'adresse <http://www.olcalsace.org/fr/observer-et-veiller/le-dialecte-en-chiffres>.
- ORIV. (2005). *Volet gens du voyage*. Strasbourg.
- PASCAUD, F. (2018). Rachid Taha : « La France est un pays de plus en plus féminin ». *Télérama*. Consulté en octobre 2018 à l'adresse <https://www.telerama.fr/musique/rachid-taha-la-france-est-un-pays-de-plus-en-plus-feminin,n5804393.php>.
- PERRIN, M.L. (2018). « Rachid Taha et "sa" vallée retrouvée ». *L'Alsace*. Consulté en octobre 2018 à l'adresse <https://www.lalsace.fr/haut-rhin/2018/09/13/rachid-taha-et-sa-vallee-retrouvee>.
- PILLER, I. (2016). *Linguistic Diversity and Social Justice. An Introduction to Applied Sociolinguistics*. New York, Oxford University Press.
- PRUVOST, J. (2017). *Nos ancêtres LES ARABES. Ce que notre langue leur doit*. Paris, JCLattès.
- RAHMANI, F. (2008). « Adolescence, quartiers populaires de type grand ensemble, images médiatiques et re-présentation sur la scène publique », in David Le Breton (éd.), *Cultures adolescentes : Autrement « Mutations »*, pp. 151-164.
- RAPHAËL, F. et HERBERICH-MARX, G. (1991). *Mémoire plurielle de l'Alsace : grandeurs et servitudes d'un pays des marges*. Strasbourg, Société savante d'Alsace et des régions de l'Est.
- SAID, E. (1978). *Orientalism*. New York, Pantheon Books.
- SCHRIJVER, F. J. (2006). *Regionalism after regionalisation : Spain, France and the United Kingdom*. Amsterdam, Amsterdam University Press.
- SNEDDON, R. (2014). « Multicultural London English/Multicultural Paris French – Implications for the classroom ». *Éducation et Sociétés Plurilingues*, 39, pp. 79-88.
- TENGOUR, A. (2013). *Tout l'argot des banlieues : le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*. Paris, Opportun.
- VILLE DE STRASBOURG. (2015). *Contrat de Ville de l'Eurométropole de Strasbourg 2015-2020*.
- WELSCHINGER, R. (2013). *Vanniers (Yéniches) d'Alsace, Nomades blonds du Ried*. Paris, L'Harmattan.
- WOLFF, S. (2003). *The German question since 1919 : An analysis with key documents*. Westport, Conn., Londres, Praeger.

Annexe 1

Le Corridor (Germain Muller, 1947)²⁶

*Je m'appelle Igor Raskorowitz.
Je suis de quelque part d'un corridor,
Entre deux familles qui ne sont pas d'accord.*

*Je m'appelle Igor Raskorowitz.
Avec un nom comme ça et quand on est du corridor,
Il faut coucher dehors.
Je connais les queues de tous les bureaux des étrangers du monde
Et je vis toujours entre un visa accordé et un visa refusé.*

*Je m'appelle Igor Raskorowitz.
Je suis de quelque part, d'un corridor,
Entre deux familles qui ne sont pas d'accord.
Et ce sont toujours les gens du corridor qui ont tort.
Tort d'abord parce qu'ils sont du corridor,
Et tort aussi parce que les autres, ils ne sont pas d'accord.
Je sais, c'est un grand tort de ne pas avoir de patrie.
Il en faut une de patrie.
Il en faut une tous les jours, pour la fiche de police de l'hôtel.*

*Mon père avait une patrie, c'était une grande patrie, une belle patrie,
Je ne me rappelle plus laquelle,
On en a tellement changé dans le corridor.
Mais c'était une vraie patrie : avec des généraux, des revues militaires, un drapeau et tout et tout.*

*Un jour, mon père à la guerre il est parti.
Il m'a dit comme ça : « Igor, je m'en vais me battre pour la patrie,
Je m'en vais me battre pour que tous les Raskorowitz du corridor,
Ils ne couchent plus jamais dehors.
Et pour que le monde demain il soit meilleur. »*

*Mon père est mort pour la patrie.
Et le monde il n'est pas meilleur.
Et les petits Raskorowitz,
Ils couchent toujours dehors.*

*Moi on m'a dit : « Igor.
Il faut que tu choisisses une patrie,
N'importe laquelle, il faut jouer ».
Alors j'ai misé.
Et quand les grands, les grands croupiers,
Ils ont dit que les jeux étaient faits,
Je n'ai pas osé retirer ma mise
Et je suis resté sur le tapis.*

*Depuis je traîne ma valise de pays en pays.
Heimatlos²⁷ ! Sans patrie !*

²⁶ Transcription de l'auteur de la version écrite et interprétée par Germain Muller en 1947 : <http://www.ina.fr/video/sxc07063323>

²⁷ Mot allemand qui veut dire *personne déplacée, sans abri, sans attache*. Utilisé en français pour signifier *apatride*.

Annexe 2

Carte 1. Strasbourg, ville du département du Bas-Rhin (vert foncé) en Alsace (vert),

Source : <http://adt67.illicoweb.fr/en/images/carte-situation-alsace.jpg>



Carte 2. Le quartier du Neuhof, à 4km au sud du centre-ville de Strasbourg

Source : https://i0.wp.com/s.tf1.fr/mmdia/i/21/0/strasbourg-neuhof-carte-10891210fxijg_1713.jpg